

## Retour sur « Le système Pierre Rabhi »

L'enquête de Jean-Baptiste Malet « [Le système Pierre Rabhi](#) », publiée en août 2018, a suscité un grand nombre de réactions. L'auteur — qui vient d'être distingué par le prix Albert Londres pour [une précédente enquête sur l'industrie de la tomate](#) — revient sur les critiques formulées par M. Rabhi et ses soutiens. par [Jean-Baptiste Malet](#)

<https://www.monde-diplomatique.fr/2018/11/MALET/59190>

*«Ce monsieur est venu chez moi. Il aurait pu me poser des questions. Pas du tout. Il n'a posé aucune question. Il est reparti et il a fait du puzzle. Il a rassemblé quelques données par-ci par-là, et toujours à charge, à charge, à charge. »* Invité durant une heure sur France Culture, le 23 septembre, Pierre Rabhi plante le décor : plutôt que de contredire factuellement les éléments exposés dans *Le Monde diplomatique*, il analyse la personnalité du « *pauvre garçon* » qui aurait écorné son image. « *Psychanalytiquement, je pourrais dire qu'il était en quête de sa propre valorisation, et que s'attaquer à une personne qui est reconnue, peut-être, c'était plus commode d'arriver à ses fins.* » Ce sera sa ligne de défense, qu'il reprendra dans des entretiens accordés à la presse locale (*L'Indépendant* le 27 septembre ; *L'Alsace* le 30 septembre) ainsi qu'à Canal Plus (7 octobre). En même temps qu'elle dévoile au public la finesse hors du commun de M. Rabhi en matière de psychanalyse, cette polémique donne l'occasion de revenir sur les conditions de réalisation de cette enquête et de rectifier les inexactitudes ventilées dans la presse ou les réseaux sociaux.

M. Rabhi prend des libertés avec la vérité lorsqu'il affirme que je ne lui ai pas posé de questions ou que je suis entré chez lui « *comme un loup dans une bergerie* ». Je suis entré en relation en février 2018 avec son assistante Caroline Bourret. J'ai également contacté Maurice Freund, administrateur du Fonds de dotation Pierre Rabhi, ami intime de M. Rabhi. Le rendez-vous a eu lieu un mois et demi plus tard, le 31 mars 2018, dans la ferme ardéchoise de l'intéressé, où je me suis rendu en compagnie de Maurice Freund. Je ne me suis pas fait passer pour un ami de Freund, que je n'ai rencontré qu'une seule fois dans ma vie. Lors de cet entretien, MM. Freund et Rabhi étaient parfaitement informés que j'étais journaliste et que j'écrivais un article pour *Le Monde diplomatique*. Je suis entré chez M. Rabhi avec mon carnet de notes à la main et j'ai écrit durant toute la durée de l'entretien, soit près de trois heures. L'entretien, qui s'est très bien déroulé et au cours duquel j'ai posé de nombreuses questions, a été enregistré. À ma demande, M. Rabhi a accepté de me laisser découvrir la bibliothèque de sa véranda, puis il m'a offert le hors-série du magazine *Kaizen* qui lui a été consacré, son autobiographie *Du Sahara aux Cévennes*, ainsi qu'un exemplaire de son tract à l'élection présidentielle 2002. À la fin de l'entretien, il m'a confié : « *Vous savez, des fois, j'en ai vraiment par-dessus la tête de Pierre Rabhi.* »

J'ai découvert durant mon enquête que beaucoup de faits, de détails, ou d'exploits prêtés à Pierre Rabhi sont exagérés. Une part de la responsabilité en revient à l'intéressé lui-même, qui, depuis sa jeunesse, n'a cessé de se raconter pour élaborer son propre mythe, celui de « *l'enfant du désert né dans une oasis* ». J'ai retrouvé son tout premier texte, signé en 1964, à 26 ans, et — déjà ! — titré : « *Autobiographie* ». Dans ce texte, Rabhi célèbre sa « *folie de la croix* » d'alors, qu'il qualifie « *d'extrême vivifiant* ». J'ai également visionné et écouté à l'Inathèque la totalité des passages télévisés et radiophoniques disponibles depuis ses débuts médiatiques, dans les années 1980. Il en

ressort que l'humilité n'est pas la première qualité du personnage. Son ami Cyril Dion a d'ailleurs reconnu dans l'entretien qu'il m'a accordé que « *Rabhi est un faux modeste* ».

Face au récit romantique tissé par M. Rabhi et répété par ses amis, j'ai rétabli un certain nombre de faits, que nul jusqu'ici n'a démenti : son « retour à la terre » est celui d'un jeune catholique intransigeant éduqué dans un milieu bourgeois en Algérie française, qui ne supporte ni la violence du monde industriel des années 1960 ni les discours des syndicalistes de l'époque en faveur de la lutte des classes. Il rejoint à cette époque, en Ardèche, des catholiques conservateurs plus âgés que lui et profondément influencés par le ruralisme de Vichy. Parmi eux, le Dr Pierre Richard et son ami Henri Soulerin, tous deux passés par les Chantiers de la jeunesse — l'organisation paramilitaire mise en place par le régime collaborationniste de Vichy pour promouvoir la « révolution nationale ». C'est dans la revue du second, *L'Armagna de la veillée*, que Pierre Rabhi publie son tout premier texte, en 1964.

Dans [la réponse qu'il a adressée à la rédaction du Monde diplomatique](#), M. Rabhi écrit : « *Je trouve choquant qu'on ravale le Dr Pierre Richard au rang de "vichysso-ardéchois" au simple prétexte que dans son jeune âge il ait encadré un chantier de la jeunesse et qu'il défendait des idées de "retour à la terre". Ce qualificatif est indigne en ce qu'il gomme le fait qu'il a été résistant.* » Cette dernière affirmation est contredite par la fille du Dr Richard, Sylvie Richard. Jointe par nos soins, elle est formelle : son père n'était pas résistant. Le médecin de campagne n'a appartenu à aucun réseau de la Résistance. Sous l'occupation, selon des témoignages familiaux, il aurait soigné des malades et blessés, indistinctement, « *dans les deux camps* ». Il n'existe aucune trace de ces actes dans les principaux fonds d'archives de la Résistance, car ils n'ont pas fait l'objet d'une procédure de reconnaissance officielle au lendemain de la guerre. Selon la famille, c'est parce que « *le Dr Richard ne recherchait pas les honneurs* ». De ce fait, ils sont aujourd'hui invérifiables. Actuellement, la famille Richard refuse catégoriquement d'ouvrir les archives personnelles du Dr Richard aux chercheurs, à commencer par sa correspondance ou ses carnets des Chantiers de la jeunesse. Motif avancé : le Dr Richard, que sa famille qualifie « *d'apôtre* », était un mystique chrétien et ses écrits seraient « *trop intimes* » pour être consultés par des chercheurs. Seule une historienne amie de la famille a été autorisée à accéder à ces archives : Karine-Larissa Basset, à qui l'on doit une note biographique du Dr Richard et la publication de plusieurs photographies du même homme aux Chantiers de la jeunesse.

Contrairement à ce qu'affirment régulièrement des journalistes sur la base des déclarations de Pierre Rabhi, ce dernier n'a pas fait de l'agriculture son activité principale à son arrivée en Ardèche. Il était alors sculpteur, comme il l'évoque lui-même dans son autobiographie *Du Sahara aux Cévennes*. Des revues ardéchoises de l'époque que j'ai pu consulter confirment que Pierre Rabhi adopte alors le titre de « *sculpteur* », et non celui de paysan ou d'éleveur. La famille Richard possède plusieurs sculptures de Pierre Rabhi et confirme ce point d'histoire.

Suite à la parution de l'article, M. Rabhi a affirmé avoir peu connu l'intellectuel maurrassien Gustave Thibon et ne pas s'en être inspiré. Il est contredit sur ce point par la secrétaire de Gustave Thibon, qui m'a affirmé qu'il visitait Thibon comme un disciple visite son maître. « *Dès 1962, je suis allé en pèlerinage à Saint-Marcel-d'Ardèche, en tremblant presque* », a raconté M. Rabhi à propos de sa première rencontre avec Thibon. Leur relation a duré dans le temps, contrairement à ce qu'il affirme. « *Visite de Rabhi* », écrit Thibon dans son livre *L'Illusion féconde* (1995). « *Il me donne cette définition du chef dans une tribu sauvage : celui qui va le premier à la mort.* » En Ardèche, des années 1960 à 1990, chez l'un ou chez l'autre, Rabhi et Thibon se rencontrent à de

nombreuses reprises et correspondent. Selon des témoignages recueillis parmi la famille Thibon, Pierre Rabhi aurait même demandé une préface à Gustave Thibon pour l'un de ses livres, ce que Thibon aurait refusé. Quant à l'aide apportée à Simone Weil durant l'occupation, Thibon a affirmé à la télévision en 1989 dans un entretien avec Jacques Chancel : « *Je l'ai hébergée [Simone Weil] bien que le caractère juif ne soit pas tout à fait dans mes cordes.* » Chancel releva alors le caractère antisémite du propos.

Notons qu'au début des années 1960, alors que Rabhi fréquente Thibon, ce dernier fait l'éloge de Charles Maurras dans *L'Action française* et milite pour l'Algérie française, deux décennies après que Thibon a été lui-même acclamé par Maurras sous l'occupation. Thibon a également donné une conférence aux Chantiers de la jeunesse intitulée « L'Autorité et le Chef », conférence qui a été republiée depuis, et dont la teneur intellectuelle est conforme à l'esprit de Vichy. Après guerre, il participe aux activités de la Cité catholique de Jean Ousset, une formation d'extrême droite catholique. Dans les années 1990, alors que Rabhi visite toujours Thibon, ce dernier demeure fidèle à ses idées : il est proche de Bernard Antony, ex-député européen du Front national, du temps où ce dernier est le chef de file des catholiques traditionalistes du parti nationaliste.

Contrairement à la caricature qui a pu être faite de mon article, je n'ai pas écrit que Pierre Rabhi avait adopté toutes les idées de ses compagnons ardéchois. Je me suis contenté d'esquisser la généalogie intellectuelle de son ruralisme conservateur, selon lequel, aujourd'hui encore, comme il me l'a affirmé lors de l'entretien qu'il m'a accordé, l'héritage des Lumières serait « *un obscurantisme moderne* ».

Deux confrères, Marie-Monique Robin et Fabrice Nicolino, ont signé sur leurs sites Internet respectifs des billets en défense de leur ami. Ni l'une ni l'autre ne conteste les faits rapportés dans l'article, mais leur interprétation. Libre à Robin de défendre « *l'efficacité de la "bouse de corne"* » dans l'agriculture biodynamique inventée par Rudolf Steiner — une pseudo-science agricole —, et à Nicolino d'écrire — sans qu'on saisisse bien le rapport avec mon article : « *J'affirme qu'il existe en France un stalinisme culturel diffus.* » Il me semble toutefois que beaucoup de journalistes professionnels manquent à leur devoir en laissant M. Rabhi formuler certaines allégations qu'ils ne prennent pas le temps de vérifier. Il en va ainsi de son qualificatif de « poète » — Pierre Rabhi n'a jamais publié d'ouvrage de poésie —, ou de ce titre dont il s'est affublé, dans son tract pour l'élection présidentielle de 2002, d'« expert » des questions agricoles. M. Rabhi a bien reçu un prix du ministère de l'agriculture pour son récit *L'Offrande au crépuscule*, mais ce dernier s'avère être un texte littéraire et non un ouvrage scientifique. Rabhi invoque notamment les quelques schémas publiés à la fin de ce livre afin d'affirmer qu'il aurait « *publié sa méthode* », en semant une confusion entre savoir agricole et littérature — une confusion caractéristique du paysan ardéchois. J'invite les lecteurs à consulter les dessins rudimentaires insérés en fin de cet ouvrage, afin que chacun puisse prendre la mesure des lumières de M. Rabhi en matière d'agronomie.

Durant l'entretien, j'ai posé à MM. Rabhi et Freund des questions d'ordre financier, mais leurs réponses ont été évasives. J'ai ensuite adressé à M. Bernard Chevilliat, proche de M. Rabhi, une demande de précision comportant notamment ce passage : « *Pierre Rabhi prône des valeurs de sobriété et de désintéressement à l'égard des biens matériels. Dans le cadre de mon enquête, je souhaite évoquer le patrimoine et les rémunérations de Pierre Rabhi. C'est pourquoi je vous écris, pour que vous puissiez répondre en toute transparence à mes questions, conformément à vos valeurs.* » M. Chevilliat m'a alors livré de premiers éléments d'ordre financier, en reprochant à mes questions strictement factuelles une « *tonalité inquisitoriale et cavalière* ». Relance après relance, il

m'a fourni des éléments financiers, le plus souvent « dilués », en lissant par exemple les rémunérations en droits d'auteur de Pierre Rabhi, ce qui pouvait avoir pour effet d'atténuer l'impression que les dernières années avaient été particulièrement fastes.

Contrairement à ce qui a été dit ou écrit, je n'ai jamais reproché à M. Rabhi ses rémunérations ; je n'ai pas non plus évoqué ces points financiers dans l'article du *Monde diplomatique*, mais dans l'émission « Secrets d'info » présentée par Jacques Monin sur France Inter, où j'ai été invité à présenter mon enquête. Dans cette émission, je me suis contenté de livrer des faits dont certains étaient jusqu'ici inconnus du grand public et de souligner que Pierre Rabhi prêche des valeurs de désintéressement à l'égard de la chose matérielle, alors même qu'il ne reverse pas ses revenus aux associations qui promeuvent ses idées, et qu'il ne rémunère pas sur ses fonds son assistante personnelle. En réplique, Bernard Chevilliat a publié une tribune sur le site Internet de *La Croix* afin de m'accuser de « *lancer à la volée des insinuations et des chiffres sortis de leur contexte* » (27 septembre 2018).

Bernard Chevilliat s'est indigné du fait que j'évoque les revenus de Rabhi (en citant des informations vérifiées) et que je souligne le fait qu'il ne reverse pas ses revenus à ses œuvres. On me reproche de ne pas respecter le « contexte » de ces données financières. Pour autant, la seule question qui se pose est : ces chiffres sont-ils exacts ? Ils le sont. M. Rabhi gagne bien sa vie — ce dont on ne peut que se réjouir —, mais il prêche simultanément la sobriété à des précaires, des retraités modestes, des salariés, des étudiants et des chômeurs, ainsi qu'à près de quatre mille « colibris » qui versent mensuellement 5 à 10 euros par mois alors que M. Rabhi, lui, ne reverse pas ses revenus aux associations. Avant que mon enquête soit publiée, il n'hésitait pas à jouer devant les caméras de France 2 l'ascète inspiré, en affirmant dormir à même le sol, sur des nattes. J'ai, il me semble, pointé une incohérence.

Affirmer que René Dumont « *ne jurait que par les engrais chimiques dont il disait qu'ils étaient la clé du progrès agricole* » revient à réécrire l'histoire. Le Dumont de 1986, qui condamne l'approche de M. Rabhi, n'est plus le Dumont scientifique des années 1950. Il lutte alors activement contre le capitalisme, le productivisme, le gaspillage, l'industrialisation du monde, et en faveur du tiers-monde. Neuf ans auparavant, *Le Monde diplomatique* faisait [la recension de son ouvrage \*Seule une écologie socialiste...\*](#) (Robert Laffont, 1977) : « *L'écologie socialiste est bien davantage que l'idyllique souci des arbres, des rivières et des petits oiseaux : il s'agit de "réinventer toute notre civilisation". Quoi de plus véritablement révolutionnaire que cette redistribution et cette économie — au sens fort — des ressources universelles ?* », y lisait-on (juillet 1977). Dumont jugeait nécessaire de réduire la place de l'industrie chimique dans l'agriculture, mais savait qu'aucune transition agricole n'aboutirait sans une critique structurelle du capitalisme. Dumont ne dissociait pas la question sociale de la question écologiste.

« *En France, explique-t-il dans son ouvrage *Un monde intolérable. Le libéralisme en question* (Seuil, 1988), des marchés biologiques permettent d'écouler fruits et légumes, miel, œufs et volailles ainsi produits, à des prix un peu plus élevés. Car, dans l'ensemble, ces fermes biologiques ont du mal à obtenir des coûts de production comparables à ceux de l'agriculture "moderne", que nous préférons appeler gaspilleuse. Les consommateurs riches des pays développés acceptent cette surprime sans protester, estimant, à juste titre, que le produit est de qualité supérieure. Nous avons vu autour d'Apt en Vaucluse, comme dans la vallée d'Aspe en Pyrénées, des paysans "biologiques" vivant chichement, en milieu naturel très pauvre, marginal. Certes, ils survivaient, mais en se privant. (...) Certains puristes de l'agriculture biologique s'insurgent sans nuances contre les*

*engrais chimiques, etc., de la “révolution verte”, sans comprendre qu’elle permet de nourrir en Asie des dizaines de millions d’habitants en plus ! La meilleure solution est celle des Chinois, qui utilisent toujours, associées aux engrais — dont la consommation chez eux augmente rapidement — toutes les fumures organiques possibles. »*

Dumont, né en 1904, a combattu inlassablement la faim dans le monde qui a fait des dizaines de millions de morts au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle — en Irlande à partir de 1845, en Chine à partir de 1928, au Bengale à partir de 1943, au Biafra à partir de 1967, en Éthiopie à partir de 1984, pour ne citer que quelques-unes des famines les plus meurtrières. Pourfendeur de l’agriculture « gaspilleuse », Dumont, en 1986, ne considère pas que les engrais sont « *la clé du progrès agricole* ». C’est tout le contraire : il les critique et souhaite leur dépassement, mais pas au prix de l’exploitation des travailleurs ni à celui de la faim.

Quand Dumont rencontre Rabhi, en 1986 au Burkina Faso, l’agronome a toujours en mémoire les épisodes de famines en Haute-Volta. S’il considère nécessaire la critique des engrais, il n’est pas dogmatique. Sa priorité demeure la souveraineté alimentaire du tiers-monde, et notamment celle du Burkina Faso. Lorsque Dumont découvre les « enseignements agricoles » de Pierre Rabhi à Gorom-Gorom, non seulement l’agronome réalise que le paysan français enseigne des pratiques ésotériques, comme le calendrier lunaire de la biodynamie Steiner, à des paysans burkinabés, mais il découvre aussi qu’il n’a aucune compétence agronomique. « *Malgré sa bonne volonté, [Pierre Rabhi] manquait de connaissances économiques et agronomiques, notamment sur l’utilisation optimale des composts, écrit-il dans Un monde intolérable. Selon lui, leur coût de production était nul ; il sous-estimait le travail nécessaire, et même les problèmes de transport, essentiels en la matière. Comme, de surcroît, il avait adopté une attitude discutable à l’égard des Africains, nous avons été amenés à dire ce que nous en pensions, tant à la direction du Point Mulhouse qu’aux autorités du Burkina Faso. L’écologie est une discipline scientifique : n’allons pas la discréditer, lui enlever sa valeur, sa rigueur, en conseillant des techniques qui n’auraient pas été mises au point dans les conditions locales. Toutes les expériences faites en milieu tempéré ne valent à peu près rien sous climat tropical.* »

« *Le personnage était très autoritaire* », explique M. Rabhi à propos de René Dumont, qui fut candidat écologiste à l’élection présidentielle de 1974 et soutint les combats féministes et anti-autoritaires durant sa campagne. Nombre de ses anciens élèves se souviennent d’un enseignant qui, à la différence de ses collègues, était le contraire d’un « professeur à l’ancienne », figé et autoritaire. Sa pédagogie s’attachait justement à permettre une remise en cause de son propre enseignement par les étudiants, à la condition que ce soit de manière argumentée, sur des bases rationnelles et scientifiques.

Pour conclure, cette enquête sur le « système Pierre Rabhi » ne constitue pas une attaque personnelle, mais une critique adressée à une forme d’écologie non politique, spiritualiste et individualiste, qui appelle une prise de conscience des personnes mais se garde de mettre cause le système économique. Au cœur de l’industrie culturelle, M. Rabhi a su mobiliser l’imaginaire du paradis perdu et en faire un produit de consommation de masse.

Jean-Baptiste Malet